

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'inégalable

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1986). L'inégalable. *Liberté*, 28(4), 107–109.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

L'INÉGALABLE

Entre les deux guerres, pendant que les surréalistes produisaient leur amusante poésie de tireuses de cartes, Claudel se plaisait à répéter: «Verlaine est le plus grand poète de l'époque». A ce qu'on dit, dans la poésie française, les préférences de Mandelstam allaient à Verlaine et à Villon. Ils paraît que même Tzara admirait Verlaine. Qu'admiraient-ils, tous les trois?

Les roses étaient toutes rouges

Et les lierres étaient tout noirs...

Aucune ligne de conduite à tirer de ces vers, pas l'ombre d'une pensée à méditer ou à décortiquer savamment, aucun prétexte à citer Hegel, Marx ou d'autres gros canons. Rien que le commencement d'un tout petit chant, deux couleurs qui donnent le ton: Verlaine entre l'amour et le désespoir. Quand on a dit cela, quoi ajouter? La répétition du verbe *être* ne peut que décourager les amateurs de «style». Il y a heureusement plus de phrases à tirer de la biographie de l'auteur, et en général, les commentateurs se replient sur elle. Ainsi faisait-on déjà du vivant de Verlaine. On cherchait à entrevoir le traîne-savates, le jamais-dessoûlé, l'incroyable ex-gendre Mauté de Fleurville, l'homme qui avait même essayé d'être cultivateur, le converti à répétition, que sais-je? Qui venait voir celui qui pouvait faire entrer onze consonnes différentes dans un vers de neuf syllabes, de façon que le presque rien rejoigne le tout? Mallarmé, sans doute. Qui d'autre?

Des meilleurs poèmes de Verlaine, il y a pour-

tant tout à apprendre, si l'on veut trouver la langue poétique dont parle Mandelstam, plus brute même, moins apprêtée et moins raffinée que la langue orale. Il y a aussi en Verlaine un observateur de la nature très attentif, qui contredit la théorie du vague. Il y a en lui un artiste roué, tout le contraire d'un naïf, qui trouve le seul mot possible, du double point de vue du son et du sens, et souvent le plus simple. Il y a en lui un professeur de syntaxe qui ne se contente pas de la facile juxtaposition d'énoncés, mais construit des phrases équilibrées et naturelles, réparties sur plusieurs lignes.

*Je devine, à travers un murmure,
Le contour subtil des voix anciennes...*

Poésie de tout repos à lire... et des plus savantes. Je dirais même, au risque d'exagérer: de tout repos à lire, parce que des plus savantes. Ici, on ne présente pas au lecteur un fourre-tout, on ne l'oblige pas à finir le travail dont on s'est dispensé.

*Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las...*

Ces vers existent, et que font-ils pour le prouver? Tout simplement, ils ne se laissent pas déloger de la mémoire. Quelqu'un de savant dirait peut-être que ce sont des archétypes de vers.

*Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!...*

Verlaine a réussi cela dans une dizaine de poèmes. Jean-François Revel, dans son anthologie, arrive à peu près à ce chiffre, si je ne me trompe. Une dizaine de poèmes, c'est bien suffisant. Qu'est-ce que la mémoire ferait de deux mille vers? Stendhal, écrivant tout Lamartine, gardait deux cents lignes.

La plupart des poètes modernes sont faciles à imiter. Il suffit de s'y mettre sérieusement, on attrape vite le tour de main. Mais Verlaine?

*L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer...*

Comment réussir l'équivalent de cela? L'imitateur n'a aucune prise. Il n'y a aucun fil à tirer. On voit bien le renversement du motif mélodique des

consonnes (Inm-mnl), digne de Bach. Mais le même motif, reproduit avec d'autres mots, ne donne rien de tel. On a oublié de tenir compte de la mélodie des voyelles, que Mandelstam appelait grégorienne, et le contrepoint des deux mélodies, quel casse-tête! Il faut que cela soit donné. C'est un accomplissement constatable après coup, mais un projet irréalisable, un «pur délice sans chemin». Et quand cela s'est produit une dizaine de fois, et ne se produit plus, il faut de bien fortes raisons de vivre pour ne pas se laisser sombrer.